

TROIS ESSAIS
SUR
HISTOIRE ET CULTURE

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

CAHIERS DES ANNALES

N° 1

PIERRE SARDELLA. — **Nouvelles et spéculations
à Venise au début du XVI^e siècle.**

DU MÊME AUTEUR

Introduction à l'histoire économique (*Collection
Armand Colin*). 1 vol.
La France bourgeoise 1 vol.

CAHIERS DES *ANNALES*

CHARLES MORAZÉ

TROIS ESSAIS

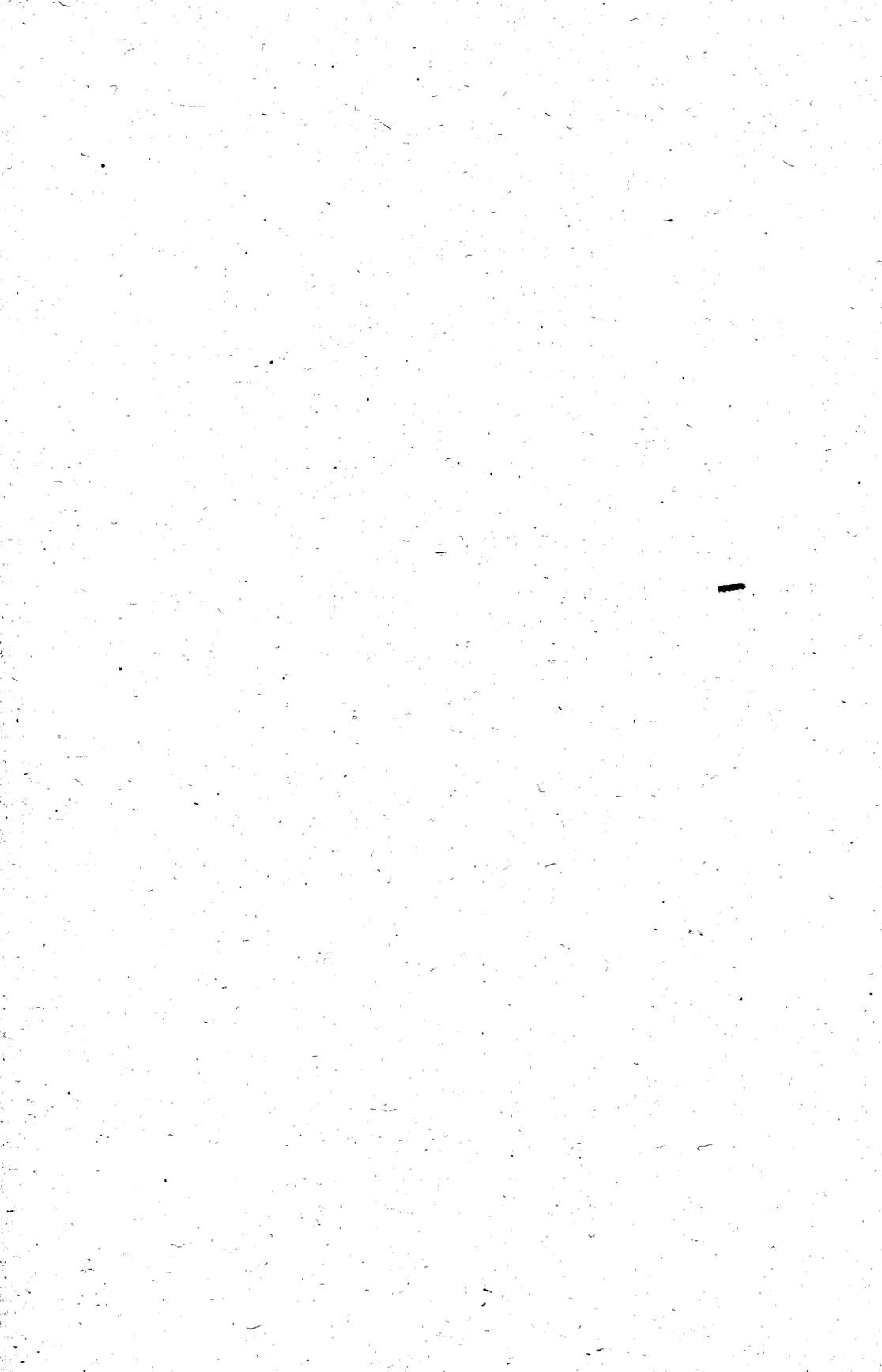
SUR

HISTOIRE ET CULTURE

Avant-Propos de LUCIEN FEBVRE

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, boulevard Saint-Michel, PARIS, 5^e



AVANT-PROPOS

Je viens de lire les trois textes qui composent ce livret. Et je voudrais, en deux mots, dire les réflexions qu'il m'inspire.

Charles Morazé, de trente bonnes années (sinon quarante) plus jeune que moi — (trente ans, l'espace-type d'une génération, au comput de Cournot) — Charles Morazé aurait pu sans doute être mon élève. Il ne l'a point été, d'aucune manière. Il ne m'a jamais entendu, je crois bien, faire un cours ni même prononcer une conférence. Et je ne suis pas du tout assuré qu'il ait jamais lu, ce qui s'appelle lu, de mes livres et de mes articles, ceux-là même à quoi je puis tenir le plus. J'ajoute que, du fait de son âge, il a subi des influences et traversé des épreuves auxquelles, naturellement, il n'a point réagi exactement comme l'homme mûr que j'étais alors. Notre table des valeurs, enfin, n'est peut être pas exactement la même. Quelle joie dès lors pour moi, et quel réconfort au bout de mon dur labeur, de le découvrir si proche de moi, si soucieux des mêmes problèmes, si enclin à les résoudre dans le même esprit !

Oh certes, Charles Morazé est fortement lui-même. On retrouve toujours, dans ses allures et dans ses goûts, le jeune homme qui d'abord hésita entre la physique et la philosophie, avant de découvrir la grandeur de l'histoire — de cette histoire pour qui il ne cesse de rêver plus de grandeur encore, de responsabilités et d'éclat. D'avoir touché à l'administration (par le haut, par les postes qui donnent prise sur les hommes) et à la politique (pour refuser non point, peut-être, d'en connaître les passions mais, certainement, d'en subir les servitudes) — il lui reste une liberté de démarche qui n'est point toujours le lot des universitaires de stricte observance ; un goût désin-

téressé de la vie contemporaine et cette nostalgie des vastes horizons qu'un vieux montagnon comme moi éprouve à sa façon (pour cet homme de l'Ouest sans doute faut-il parler d'horizons marins). Tout cela, très vrai — et de cette vérité, les trois essais qu'on va lire en administreront la preuve, abondamment. Il n'en est pas moins patent qu'étant lui — à chaque pas qu'il fait Charles Morazé se trouve rejoindre, par des itinéraires qu'il a seul préparés, les positions essentielles sur lesquelles peu à peu j'ai réussi à m'établir solidement — depuis qu'il y a un demi-siècle maintenant j'ai refusé de respirer plus longtemps l'atmosphère stérilisante de l'école du « fait ». — Car pas plus que moi, Charles Morazé ne prend le change : définir le fait — et détruire le fétichisme du fait — le premier objectif de tout historien véritable. Il prend pour thème l'avènement au pouvoir de Jules Ferry. Je méditais, moi, sur l'assassinat d'Henri IV. Plus audacieux, puisque je m'attaquais à l'un de ces faits « fortuits », nettement individualisés, qui frappent si fort l'imagination des hommes. Moins persuasif peut-être et certainement moins habile dans mon choix. Mais l'enjeu était le même. Et l'adversaire. — Quant à la nécessaire solidarité de l'Histoire et de la Géographie, à réunir dans l'unité nouvelle de ce que Fernand Braudel a proposé d'appeler la Géohistoire : voilà quarante ans que je me bats pour en obtenir la reconnaissance. Et l'on devine ma joie à voir repris, par Charles Morazé, avec la logique passionnée qu'il apporte dans ces débats, les thèmes fondamentaux que je n'ai cessé — dans *La Terre* et *l'Evolution* notamment — de formuler et d'orchestrer de mon mieux.

Faut-il récapituler, au seuil de ce petit livre, les articles fondamentaux de notre foi commune ? En deux mots, voici.

* *

L'Histoire ne s'apprend pas. L'Histoire se comprend. Science de l'Homme, l'Histoire étudie dans le temps et dans l'espace les changements qui ont différencié — et qui continuent à différencier les uns des autres les divers groupes de l'Humanité. Et comme l'Homme est un tout vivant — elle n'exclut de sa recherche aucune des fonctions, aucune des manifestations de ce tout vivant. Dans le temps, dans l'espace, elle en étudie les transformations successives et simul-

tanées. Qu'il s'agisse de la politique ou de la religion, de l'activité militaire ou de l'activité économique, de la plus humble technique ou de l'art le plus raffiné — du folklore le plus modeste ou de la plus altière philosophie.

Comme toutes les Sciences, l'Histoire est en elle-même et par elle-même une activité désintéressée. Elle ne se croit pas chargée d'approvisionner pour les vivants d'aujourd'hui et de demain un large compte en banque de « précédents » propres à déterminer leur conduite. La seule leçon qu'elle prétende donner, c'est qu'il n'y a pas de leçons de l'Histoire. C'est que l'Histoire n'oblige pas. Sans quoi... — Sans quoi on prétendrait que, pour conjurer en 1945 une attaque combinée de tanks et d'avions, de V² et de bombes atomiques — il eût fallu d'abord étudier les campagnes de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Napoléon I^{er} ou même de Foch.

* * *

L'Histoire ne fait pas fi des faits. Faire fi des faits, cette phrase stupide n'aurait pas plus de sens pour l'historien que « faire fi des briques » pour un architecte. Mais l'architecture ne consiste pas plus dans les briques que l'Histoire dans les faits. Pas d'architecture sans projet d'architecte. Pas d'histoire sans hypothèse de travail — conçue et formulée par un historien.

Bien plus. Les faits historiques sont, dans une large mesure, des constructions de l'Histoire. Les routes de l'Histoire pourraient être jalonnées, elles aussi, de poteaux : « Don d'un Tel. » Merci. Il faut cependant se bien familiariser, en 1945, avec cette idée qu'il en va de l'Histoire (mutatis mutandis) comme de la chimie de Berthelot. « Seule parmi les Sciences, elle crée son objet », écrivait glorieusement le triomphateur. Seule, non.

L'Histoire aussi crée son objet. Elle ne le crée pas une fois pour toutes. Aussi bien, toute Histoire est-elle fille de son temps. Mieux, il n'y a pas l'Histoire. Il y a des historiens. Dont chacun, suivant les besoins qu'il tient de son pays, de son âge, de son siècle — révèle de l'immense film du passé, telle partie plutôt que telle autre. Au hasard, non. Ou plutôt, le hasard a un nom. Il s'appelle le membre de telle société à telle époque. L'historien comme tout savant — le mathématicien y compris — est l'homme de son

temps et de son milieu. De ce temps, de ce milieu il ne saurait se dégager.

Ainsi, renversement. Il n'y a pas le Passé, ce donné — le Passé, cette collection de cadavres dont l'historien aurait pour fonction de retrouver tous les numéros pour les photographier un à un et les identifier. Il n'y a pas le Passé qui engendre l'historien. Il y a l'historien qui fait naître l'Histoire. Le Passé, chaque génération, à sa date, dans son climat, à l'intérieur de sa civilisation particulière, le recrée. Et c'est pourquoi, fait de main d'ouvrier, un livre d'histoire est « définitif » — mais pour quatre ou cinq ans. Après quoi, il commence à dater. Ce qui n'arriverait pas si le Passé était un donné. — Au vrai, c'est une reconstitution des Sociétés et des êtres humains d'autrefois par des hommes et pour des hommes engagés dans le réseau des réalités humaines d'aujourd'hui.

* * *

Autrefois, aujourd'hui : distinction fondamentale sans doute. Mais forte dans le domaine des actes, l'est-elle pareillement dans le domaine des passions, ou des sentiments ? L'autrefois, ce cadavre prétendu, se glisse dans l'aujourd'hui, ce vivant éphémère — par des milliers et des milliers de canaux. Dans la pensée qu'habite mon esprit en ce moment, dans le projet que je forme de mener à bien cet exposé — comment faire le départ exact de ce qui est d'aujourd'hui, de ce qui est d'autrefois ? J'écris ceci le 20 janvier 1948 à six heures du matin. Le 19 janvier 1948, à minuit — c'est déjà autrefois.

La vie est un tout. Dans sa puissante unité d'action et d'évolution — elle entraîne pêle-mêle ce que nous appelions « autrefois » et ce que nous concevons comme « aujourd'hui ». Le Passé, si l'on préfère, et le Présent. Mais l'Histoire est une Science de la Vie. Et c'est bien la Vie qu'elle prétend reconstituer. Le médecin n'étudie pas le cadavre parce qu'il est cadavre. Il l'étudie par ce qu'il explique la Vie. Et pour ce qu'il explique de la Vie.

LUCIEN FEBVRE.